

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les bords du Rhin

Guinot, Eugène

Paris, 1847

VI. Manheim. - Spire. - Worms

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

VI

MANHEIM. — SPIRE. — WORMS.

Entre le pont de Kehl et Mayence, les bords du Rhin, plats et vides, ne nous offrent pas encore cette multitude de villages, de châteaux, de bourgs, de petites villes et de ruines superbes qu'ils étaleront plus loin. Sur ces rives désertes apparaissent pourtant trois villes considérables à divers titres : — sur la rive droite, Manheim; sur la rive gauche, Spire et Worms.

Bien que la ville de Manheim ne se présente qu'après Spire sur l'échelle du fleuve, elle vient la première ici parce qu'elle appartient au grand-duché de Bade, et se rattache ainsi au chapitre précédent.

Manheim est une ville neuve; elle fut fondée en 1606 par l'électeur Frédéric IV, un des auteurs du château de Heidelberg. Deux siècles et demi ne se sont pas écoulés depuis sa naissance, et pourtant elle n'a rien conservé de son origine. Dans ce court espace de temps, Manheim a péri deux fois, et s'est deux fois relevée de ses ruines. La guerre de Trente-Ans lui apporta son premier désastre. En 1689, elle fut pour la seconde fois réduite en cendres par les Français. La beauté de Manheim est d'être une ville parfaitement régulière, admirablement alignée, composée de larges et longues rues bien droites, bien correctes, avec de jolies maisons toujours blanches et qu'on dirait bâties de la veille. Après le sac du château d'Heidelberg, les électeurs palatins s'établirent à Manheim, qui fut alors très-florissante et très-peuplée. On y compte aujourd'hui environ vingt mille habitants. Sa situation au confluent du Neckar et du Rhin favorise son commerce. A l'époque de la révolution française, et dans la guerre qui suivit cet événement, Manheim faillit périr pour la troisième fois; les Autrichiens la bombardèrent, et le château, qui était le plus bel ornement de la ville, fut à moitié détruit. Ce château appartient aujourd'hui à la grande-duchesse douairière de Bade, qui y réside une partie de l'année; on y trouve une belle collection d'objets d'art et d'histoire naturelle, une riche bibliothèque et une galerie de tableaux bien garnie. La place d'armes est ornée d'une curieuse fontaine de bronze exécutée par

Crepello. Sur la place du marché on remarque un groupe allégorique représentant Manheim sur le Rhin et le Necker.

Le grand-duc de Bade possède dans les environs de Manheim une maison de plaisance nommée Schwetzingen, dont les jardins sont très-beaux et méritent d'être visités par les promeneurs du Rhin.

Quittons la rive droite maintenant. Sur l'autre rive nous avons, au-dessus de Manheim, Spire; au-dessous, Worms.

Spire n'est pas tout à fait au bord du Rhin, mais peu s'en faut; la distance est petite; le fleuve ne touche pas la ville, mais il la voit, et c'est une des premières qu'il ait vues, car, à ses deux bords, on trouverait peu de cités aussi anciennes. Les Romains la fondèrent, et déjà au temps où écrivait Tacite, elle était une des forteresses les plus solides et un des plus beaux ornements du fleuve. Si solide et si forte qu'elle fût cependant, les Germains la dévastèrent du temps de la domination romaine, et plus tard l'homme qui se faisait appeler le fléau de Dieu, Attila, renversa de nouveau la ville que Constantin avait relevée. Les rois francs de la première race la rétablirent. Dagobert fonda le monastère de Saint-Germain sur les ruines du temple de Mercure; ses successeurs construisirent un palais où séjournèrent les rois et les empereurs. Aucune parure ne fut refusée à cette noble ville, aucune magnificence ne lui manqua; — aujourd'hui, de ces magnificences il ne reste que des souvenirs; de cette parure il ne reste que des ruines.

L'histoire dit que Spire fut le théâtre du premier tournoi, et que cette fête fut donnée par l'empereur Othon. Mais, malheureusement pour l'honneur de la chevalerie, ce premier tournoi cachait le piège le plus perfide : l'empereur Othon, qui avait vaincu les Hongrois, les Bohêmes et les Sarmates, conquis la Lombardie, foulé aux pieds la puissance des papes, disposant du saint-siège à son gré, emmenant prisonnier sur les bords du Rhin Benoît V, remplacé par Jean XIII; Othon, qui avait soumis tous les princes rebelles de l'Allemagne, s'était vu contraint de s'arrêter dans son œuvre victorieuse devant le château d'Eberstein, en Souabe. Désespérant de triompher par la force, il eut recours à la ruse. Le château était défendu par trois vaillants seigneurs, trois frères, les comtes d'Eberstein. Othon leur proposa une suspension d'armes et les invita tous trois à la fête qu'il donnait à Spire, dans le but odieux de leur faire quitter leur poste et de prendre la citadelle quand ils n'y seraient plus. Le magnanime empereur, dont jusqu'alors la parole avait été inviolable et sacrée, et qui avait coutume de jurer par sa barbe, — qu'il portait fort longue afin que le serment fût plus solennel, — trahit en cette circonstance ses vieilles habitudes de loyauté; il ne craignit pas de déshonorer cette barbe impériale qui descendait à longs flots jusqu'à sa ceinture. Les trois sires d'Eberstein vinrent avec une noble confiance au tournoi de Spire. La ruse les avait pris, l'amour les sauva. Le plus jeune des trois frères gagna par sa bonne

mine le cœur de la princesse Hedwige, sœur de l'empereur, qui l'avertit du péril où il était tombé. Une partie de l'armée d'Othon s'était déjà mise en marche, et les troupes qui assiégeaient Eberstein, aidées de ce renfort, profitant de l'absence des comtes et de la sécurité des assiégés, devaient donner l'assaut et emporter aisément la forteresse. Aussitôt que la nuit fut venue, les trois frères prirent la fuite, passèrent le Rhin sur un frêle esquif, gagnèrent Eberstein en toute hâte par des chemins qui abrégeaient la distance; ils arrivèrent avant les renforts, et, quand l'assaut se donna, on les trouva debout sur le rempart. L'empereur en fut pour la honte de son entreprise; il lui fallut traiter avec l'ennemi qu'il n'avait pu vaincre ni surprendre, et, pour réparer ses torts autant que pour s'assurer l'alliance de ces braves sires d'Eberstein, il accorda la main de sa sœur Hedwige au jeune comte qui avait su plaire à la princesse.

Les antiquités les plus remarquables de Spire, dont les ruines attestent encore aujourd'hui la grandeur passée, sont l'Alta-Porta, la tourelle des Païens, le Ritscher où se tenaient les diètes de l'empire, transférées à Wetzlar après que les armées de Louis XIV, aussi désastreuses que les Huns d'Attila, eurent, en 1693, saccagé la malheureuse ville, qui resta dix ans à se relever de ce choc terrible. Un seul monument s'est conservé dans toute sa majesté première, la cathédrale, commencée par Conrad II, continuée par Henri III et achevée par l'empereur Henri IV, en 1097. C'est un magnifique édi-

fice d'architecture byzantine. Ses caveaux renfermaient les dépouilles mortelles de neuf empereurs : Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe d'Habsbourg, Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche, cendres augustes que les soldats de l'armée française secouèrent au vent quand ils fouillèrent ces tombes pour y chercher quelques lambeaux de pourpre, quelque débris des couronnes impériales.

De même que Spire, Worms ne s'avance plus comme autrefois jusque sur le bord du Rhin ; en s'amoindrissant, elle a reculé dans les terres, comme si elle eût voulu cacher aux regards du fleuve, qui l'avait vue si grande et si superbe, la chétive condition où la réduisaient le temps et les événements. Aux navigateurs du Rhin, elle ne laisse plus apercevoir que les tours de sa cathédrale, seul débris de son ancienne splendeur. Le faubourg qui liait la ville au fleuve a disparu ; le New-Thurm, qui terminait ce faubourg, avec sa flèche élégante et ses huit tourelles, la porte de Mayence, qui le fermait, l'église de Saint-Amand, qui l'ornait, tout est détruit, effacé, anéanti. Vous cherchez longtemps la ville avant de la trouver, et, quand vous y êtes entré, vous vous demandez si c'est bien là cette grande et noble ville, fondée par les Romains, et qui se releva, comme Spire sa sœur, plus superbe après les dévastations d'Attila ; cette Worms impériale, qui vit les fureurs de Brunehaut et la majesté de Charlemagne, cette vaillante cité qui enfermait son palais,

ses couvents, ses quatorze églises et ses trente mille habitants dans ses solides remparts, et dont la ceinture de murailles avait pour agrafes quatre formidables forteresses.

Ici, comme dans la plupart de ces villes sur lesquelles l'ouragan de la guerre a soufflé, la cathédrale est restée debout pendant que tout tombait autour d'elle; — et c'est là tout ce qui reste des monuments que tant de siècles avaient élevés.

Worms et Spire sont liées par une destinée commune. Ces deux villes sont nées dans le même temps; elles ont grandi ensemble, elles ont été toutes deux habitées par les rois et les empereurs. Elles ont partagé la bonne et la mauvaise fortune, brillant d'un éclat pareil et tombant sous les coups des mêmes ennemis. Leur décadence date d'un même moment et les a réduites aux mêmes proportions. — Mais ce qui surtout les unit étroitement dans l'histoire, c'est le rôle qu'elles ont joué toutes deux dans la grande révolution religieuse qui introduisit au sein du monde chrétien la réforme de Luther.

Dans le commencement du seizième siècle, sous le pontificat de Léon X, alors que l'Église romaine était environnée de paix, de respect et d'éclat, que devant elle s'inclinaient tous les princes de l'Europe, le plus dangereux, le plus opiniâtre, le plus envahissant de tous les schismes se manifesta tout à coup et jeta dès son origine les racines profondes qui devaient le rendre impérissable. Un léger prétexte lui donna

naissance, car il se fit jour à propos d'une bulle d'indulgences plénières publiée par le pape. Les indulgences n'étaient pas chose nouvelle dans l'Église romaine, et depuis saint Paul, qui en accorda de grandes aux Corinthiens, l'usage avait parfois dégénéré en abus. Les souverains pontifes s'étaient souvent montrés dispensateurs prodigues de ce trésor, qu'ils tenaient des apôtres et qu'avait confirmé entre leurs mains l'autorité des conciles de Nicée, d'Ancyre et de Laodicée. L'abus s'était manifesté surtout à l'époque de la première croisade, sous le pape Urbain II, et depuis, au concile de Constance, le principal grief qui détermina la destitution du pape Jean fut le trafic scandaleux qu'il avait fait des indulgences, en instituant des confesseurs autorisés à donner l'absolution d'après un tarif qui fixait le prix de chaque péché.

Voulant achever de bâtir l'église de Saint-Pierre, commencée par Jules II, Léon X, à l'exemple de son prédécesseur, gratifia de ses indulgences tous ceux qui par une offrande contribueraient à la construction de la basilique. — Jusque-là il n'y avait que demi-mal, et la sainteté du motif pouvait justifier la vénalité du moyen; mais malheureusement le pape détourna une portion du pieux tribut au profit de sa famille; il donna à sa sœur Madeleine de Médicis, princesse Cibo, le produit des indulgences dans la Saxe et les pays circonvoisins. C'était une faute, et ce ne fut pas la seule; le tribut ayant été mis aux enchères et affermé très-

cher à des traitants, ceux-ci, pour se tirer d'affaire avec bénéfice, employaient des prédicateurs trop ardents et des quêteurs peu scrupuleux. Le pape confia le dépôt de ces indulgences pour les pays d'Allemagne au prince Albert, archevêque de Mayence, frère de l'électeur Joachim de Brandebourg. De son côté, le prélat prit pour intermédiaire Jean Tetzel, religieux de l'ordre de saint Dominique et inquisiteur de la foi. Celui-ci partagea son mandat avec plusieurs de ses confrères, qui exagérèrent de beaucoup la valeur des indulgences en donnant à croire qu'elles délivraient les âmes du purgatoire et assuraient le salut éternel de ceux qui les achetaient. Ce frauduleux abus et les produits considérables qu'il rapporta excitèrent à un haut degré l'indignation des Augustins, qui jusqu'alors avaient été chargés de la distribution des indulgences en Saxe et qui se trouvaient blessés et jaloux de l'injuste préférence accordée aux Dominicains. Ils avaient trop beau jeu pour négliger l'occasion de se venger en signalant les méfaits commis par leurs rivaux. L'attaque demandait à être soutenue avec talent et vigueur. Jean Stupitz, vicaire-général des Augustins d'Allemagne, choisit pour cette mission un religieux qui passait à bon droit pour le plus savant et le plus habile orateur de l'ordre, et qui se nommait Martin Luther.

Luther était né le 10 novembre 1483, à Eisleben, petite ville du comté de Mansfeld en Saxe. Le véritable nom de sa famille était Lotter ou Lauther, et on ne sait pourquoi il mo-

difia ce nom. On l'envoya dès sa plus tendre jeunesse étudier aux bonnes écoles d'Allemagne; et, après avoir terminé son cours de philosophie, il fut fait maître ès arts à l'âge de vingt ans. Sa vocation ne s'était pas encore tournée vers l'Église, lorsqu'un jour, pendant qu'il se promenait aux environs de la ville d'Eisleben avec un de ses amis, un violent orage éclata et la foudre tua son compagnon à ses côtés. L'impression que cet événement produisit sur le jeune Luther lui inspira la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique. Il entra donc immédiatement dans l'ordre des ermites de saint Augustin, et fut fait prêtre après deux ans de noviciat. On le chargea d'enseigner la philosophie aux jeunes religieux de son ordre à Wittemberg; puis on l'envoya à Rome pour une négociation délicate qu'il exécuta très-adroitement. A son retour il reçut le bonnet de docteur, et continua d'obtenir, par son éloquence et son érudition, de grands succès dans l'Église et à l'Université.

La mission que lui confia le vicaire-général des Augustins était pour Martin Luther un sujet fécond qui lui permettait de déployer la véhémence de sa parole et d'augmenter sa renommée; ce fut aussi pour lui l'occasion d'émettre les propositions hardies et les idées subversives qui fermentaient depuis quelque temps dans son esprit ardent, inquiet et novateur. Après avoir maltraité les Dominicains, il fit remonter l'attaque jusqu'au pape; après avoir tonné du haut de la chaire contre les prédicateurs et les quêteurs d'indulgences,

il s'en prit aux indulgences elles-mêmes, — « faites, disait-il, » pour les lâches chrétiens qui veulent s'exempter des bonnes œuvres et qui dédaignent les fruits d'une véritable » pénitence. » Lancé sur ce terrain brûlant, Luther ne devait plus s'arrêter. La veille de la Toussaint, il fit afficher aux portes de l'église de Wittemberg des thèses contenant quatre-vingt-quinze propositions contre les indulgences, contre les revenus ecclésiastiques et contre la puissance temporelle et spirituelle du pape. C'était donner beau jeu à ses adversaires. Le Dominicain Jean Tetzels se présenta pour soutenir la lutte. Aux quatre-vingt-quinze propositions de Luther il en opposa cent six; de plus, comme inquisiteur de la foi, il fit brûler à Francfort-sur-l'Oder les thèses du docteur de Wittemberg, et les disciples de celui-ci usèrent de représailles en brûlant à leur tour les thèses de Tetzels. Ce fut le signal de la guerre qui s'éleva d'abord entre les Augustins et les Dominicains, et qui bientôt, prenant un développement rapide et formidable, rangea d'un côté les catholiques et de l'autre le parti luthérien.

Dès lors le schisme avait un nom, un chef, un drapeau, des partisans. L'Église romaine s'émut. Le pape assigna Luther à comparaître dans le délai de soixante jours, à Rome, devant les juges qu'il lui avait choisis, et qui étaient Jérôme de Genatiis, évêque d'Ascoli, auditeur de la chambre apostolique, et le Dominicain Sylvestre Prierasque, maître du sacré palais. Luther refusa ces juges et se plaça sous la pro-

tection de l'électeur de Saxe et de l'université de Wittemberg, qui adressèrent à Léon X une requête pour que le procès fût jugé en Allemagne. Le pape y consentit et renvoya Luther devant le cardinal Cajetan, son légat à Augsbourg. Luther, assisté d'un notaire et de quatre sénateurs d'Augsbourg, comparut devant le légat, qui le somma de rétracter ses hérésies, sous peine des censures ecclésiastiques; le condamné répondit à cette sentence par un double appel: — appel au pape contre l'arrêt du légat; appel à un concile général pour discuter ce que le pape pourrait ordonner; « car, » ajoutait l'hérésiarque, tout pape qu'il est, le pape est sujet à l'erreur comme les autres hommes. »

Sur ces entrefaites, l'empereur Maximilien mourut et l'électeur Frédéric de Saxe fut investi temporairement d'une grande puissance, comme vicaire de l'empire pendant l'inter règne. Or, cet électeur Frédéric, surnommé le Sage, s'était déclaré le protecteur de Luther, qui redoubla d'audace. La popularité du réformateur devint immense; on le considérait comme un homme envoyé de Dieu pour détruire les abus et réparer les désordres qui s'étaient introduits dans l'Église romaine. Rome même usa de ménagements envers son ennemi. Le nonce Miltiz, que le pape envoya à l'électeur pour lui porter la rose solennellement bénite dans la cérémonie du quatrième dimanche de carême, fit à Luther de gracieuses avances qui n'eurent aucun succès sur cet esprit inflexible. Luther cependant avait trouvé un antagoniste redou-

table dans le savant docteur Eckius, professeur de théologie à Ingolstadt ; il le provoqua au combat de la parole, et ce fut alors qu'eut lieu, entre Eckius et Luther, la célèbre Dispute qui remua le monde chrétien. Les deux adversaires se rencontrèrent à Leipzick, dans le château du duc Georges de Saxe, cousin-germain de l'électeur, et ils eurent pour témoins ce prince, ses conseillers, les docteurs et les bacheliers de l'Université et une foule d'auditeurs accourus des villes voisines. On disputa sur le libre arbitre, les indulgences, le purgatoire, la pénitence et la primauté du pape. Chacun des deux partis s'attribua la victoire, et d'un commun accord on convint de s'en rapporter à la décision de l'Université de Paris, à laquelle on envoya les actes de la dispute pour en juger. L'Université de Paris condamna Luther, qui, méprisant cet arrêt, écrivit de nouveaux libelles et eut l'insolence de les adresser au pape. Vivement sollicité par ses légats, par le docteur Eckius, par le dominicain Tetzels, par le cardinal Cajetan, et voyant après des épreuves réitérées que la persuasion et la douceur ne produisaient aucun effet, Léon X employa les voies de rigueur. Par une bulle datée du 15 juin 1520, il condamna les doctrines de Luther, lui donnant soixante jours pour se rétracter et soixante jours pour envoyer sa rétractation à Rome ; faute de quoi, et ce délai expiré, le rebelle était déclaré excommunié, et défense était faite à qui que ce fût de le protéger sous peine d'encourir la même censure et le même châtiment. Eckius reçut le

titre de nonce, avec mission de porter cette bulle en Allemagne ; le pape y joignit des lettres particulières adressées à l'électeur de Saxe et à l'Université de Wittemberg, qu'il invitait à faire publier sa bulle et à la soutenir de toute leur autorité. L'électeur et l'Université se trouvèrent dans un grand embarras, ne voulant ni rompre ouvertement avec le pape, ni abandonner leur protégé. Profitant de cette indécision, Luther renouvela son appel au concile contre la bulle pontificale et son auteur qu'il qualifiait d'Ante-Christ. Puis, pour se venger de ce qu'on avait publiquement brûlé ses livres à Rome et dans quelques villes de Flandre et d'Allemagne, il fit dresser un bûcher hors des murailles de Wittemberg, et, entraînant à sa suite la population tout entière, il jeta de sa main dans les flammes les décrétales des papes et la bulle de Léon X, en accompagnant cette action des anathèmes les plus violents contre le Saint-Siège. L'exemple du maître fut suivi par les disciples. De pareils bûchers s'allumèrent dans plusieurs villes et même à Leipzick, où le duc Georges, quoique demeuré ferme dans la foi catholique, n'osa s'opposer à cet acte sacrilège, tant le nom de Luther était puissant dans la Saxe.

Malheureusement pour Luther, l'électeur Frédéric-le-Sage, à qui l'on avait offert la couronne impériale après la mort de Maximilien, refusa cet insigne honneur et fit couronner Charles-Quint, petit-fils du défunt empereur. Charles-Quint se déclara contre Luther et accueillit favorablement le nonce

Jérôme Alexandre, qui lui demanda de publier la bulle du pape, de faire brûler les livres de l'hérésiarque et de fulminer un édit contre l'hérésie. Les ouvrages de Luther furent brûlés par ordre de l'empereur dans ses États des Pays-Bas, ainsi que dans les villes des trois électeurs ecclésiastiques, qui étaient les archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne. Mais Luther avait pour appui l'électeur de Saxe et plusieurs princes séduits par une réforme qui leur promettait la dépouille des monastères et des riches bénéfices ecclésiastiques; aussi, avant de lancer l'édit que lui demandait le pape et qui devait proscrire l'hérésie dans toute l'étendue de l'empire, Charles-Quint, craignant l'opposition des protecteurs de Luther, voulut convoquer une assemblée dans laquelle cette question serait débattue et jugée souverainement. — Telle était la situation de la réforme luthérienne lorsque s'ouvrit, en 1521, la diète de Worms.

Le nonce Alexandre prononça l'acte d'accusation contre l'hérésiarque et formula les plaintes légitimes du Saint-Siège dans un discours empreint d'une haute dignité, puissant par la solidité des arguments et brillant par l'éclat du style. Jamais la sainte cause de l'Église n'avait été mieux défendue. L'électeur Frédéric répondit qu'avant de rien décider, il fallait entendre Luther. L'empereur y consentit, et il expédia sur-le-champ au réformateur un sauf-conduit timbré du sceau impérial. Luther ne redouta pas le piège où Jean Huss était tombé; il se savait soutenu; les temps et les

hommes étaient changés ; un siècle de progrès s'était écoulé sur les cendres du bûcher de Constance, et la garantie de l'empereur Charles-Quint valait mieux que celle de l'empereur Sigismond. Il se présenta fièrement devant l'assemblée, défendit ses doctrines et refusa toute espèce de rétractation. Sans respect pour la majesté de ses juges, il se livra aux emportements de sa parole et aux fougueux écarts de son imagination, prodiguant l'injure aux dogmes qu'il attaquait et se retranchant avec un insolent orgueil dans ses hérésies les plus téméraires. On le condamna. La sentence prononcée, l'empereur déclara au condamné que le sauf-conduit le protégerait pendant vingt et un jours, pour lui donner le temps de se mettre en sûreté. Le vingt-deuxième jour, Charles-Quint fit publier dans la cathédrale de Worms son édit impérial qui mettait Luther au ban de l'empire comme schismatique et hérétique, avec défense à toute personne de lui donner asile ou protection, ni à lui ni à ses complices. Mais ce dernier article de l'arrêt ne fut pas respecté. L'électeur de Saxe continua de protéger Luther et le fit secrètement conduire dans son château de Wartberg, près d'Eisenach, où il demeura caché pendant une année sans que l'on sût ce qu'il était devenu. Quant à ses complices, c'est-à-dire ses disciples et ses sectaires, ils furent protégés par des circonstances favorables. Charles-Quint étant retourné en Espagne, l'électeur de Saxe et le comte palatin se trouvèrent investis de la souveraine autorité, comme vicaires de l'em-

pire en Allemagne, et ils arrêtaient l'effet de la sentence de Worms contre les luthériens.

Dans sa douce et mystérieuse retraite de Wartberg, qu'il appelait son île de Pathmos, — comparant son exil à celui de saint Jean, — Luther employa ses loisirs à écrire de nombreux traités contre la confession, contre la messe, contre les vœux monastiques et contre le célibat des prêtres. C'est ainsi qu'il imitait saint Jean l'évangéliste, qui écrivit l'Apocalypse dans l'île de Pathmos. Ses écrits se répandaient avec profusion dans toute l'Allemagne, et il les fit parvenir à la Sorbonne de Paris, qui les censura, tandis que de son côté Henri VIII d'Angleterre écrivait de sa royale main et adressait au pape la réfutation d'un des traités les plus fameux du réformateur. Cette double mésaventure fut pour l'infatigable Luther le sujet de deux nouveaux libelles, l'un plein d'injures contre les docteurs de la Sorbonne, l'autre hérissé d'invectives contre le monarque anglais. Afin d'éviter le ressentiment de Charles-Quint, l'électeur avait exigé que Luther ne sortît pas du château où il était caché; mais, ayant appris qu'un de ses sectaires les plus ardents, l'archidiacre Carlostadt, voulait profiter de son absence pour se mettre à la tête de la réforme en y introduisant de nouveaux préceptes, Luther quitta sa retraite, accourut à Wittemberg, et obtint de l'électeur que Carlostadt fût banni de la Saxe. Son apparition avait été un véritable triomphe, et ses partisans ne lui permirent pas de s'éloigner d'eux. Luther s'était mon-

tré, il ne se cacha plus. Que lui importait le courroux de Charles-Quint! Il resta donc à Wittemberg, où il fit paraître sa traduction de la Bible, arrangée selon ses doctrines, ouvrage qui est resté classique en Allemagne, malgré les critiques qu'il souleva, malgré les ordonnances que fulminèrent contre ce livre le duc Georges de Saxe, l'électeur de Bavière et plusieurs autres princes ecclésiastiques et séculiers. Rien n'arrêtait Luther dans son œuvre. Sa Bible faite, il publia un règlement qui disposait de tous les biens de l'Église, et qui était ainsi conçu : « Les évêques, les abbés et les moines » seront supprimés, et tous les fonds et revenus des évêchés, » des abbayes et des monastères appartiendront aux princes » ou aux communautés des villes où ils sont situés. Tous les » couvents des religieux mendiants seront érigés en écoles » publiques ou en hôpitaux, et leur revenu sera employé » pour l'entretien des pasteurs, des ministres, des recteurs » et des officiers de ces écoles et de ces hospices. » Ce règlement était fait pour attacher les princes et les magistrats au parti de Luther; aussi, lorsqu'à la diète de Nuremberg le nonce envoyé par le pape Adrien VI demanda l'exécution de la bulle de Léon X, on lui répondit que c'était là une affaire qui devait être révisée par un concile libre. A la seconde assemblée de Nuremberg, Charles-Quint, représenté par son ambassadeur, se plaignit vainement de ce que l'édit de Worms n'était pas exécuté. Dans le même temps, le roi Gustave de Suède et le roi Frédéric de Danemark changèrent

de religion pour établir le luthéranisme dans leurs États. Déjà la réforme, qui de la haute Saxe s'était répandue particulièrement dans les provinces septentrionales, avait conquis les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Mecklembourg et de Poméranie, les archevêchés de Magdebourg et de Brême, les villes de Hambourg, de Weymar, de Rostock et tout le rivage de la mer Baltique. Elle avait même pénétré dans la Livonie et dans la Prusse, où le grand-maître de l'ordre Teutonique se fit luthérien.

Luther quitta son habit d'Augustin pour prendre l'habit séculier, et remplaça le titre de révérend Père par celui de docteur; puis, joignant l'exemple au précepte de sa doctrine qui proscrivait le célibat ecclésiastique, il épousa une religieuse échappée du couvent, nommée Catherine de Boren, dont il eut trois fils. Au milieu de ses succès, il fut troublé par un traité qu'Érasme écrivit contre lui et qui eut un grand retentissement; mais, à la même époque, et comme pour le dédommager de cet échec, le landgrave Philippe de Hesse embrassa le luthéranisme et lui prêta de nouvelles forces. Ce fut ce prince qui provoqua la première diète de Spire, en 1526.

Worms avait vu la réforme au début de ses grandes luttes; Spire la vit déjà puissante et aguerrie au mouvement des assemblées souveraines. L'empereur Charles-Quint, ne pouvant quitter l'Espagne pour venir présider cette assemblée, avait nommé à sa place l'archiduc Ferdinand, son frère; mais

le landgrave de Hesse prit tout d'abord la haute main ; et, voulant que l'exercice de la réforme fût libre, il fit ouvrir publiquement le prêche dans la cour du palais qu'il habitait avec l'électeur de Saxe. Ainsi, pendant que les autres princes et les dignitaires de l'Église assistaient au service divin dans la cathédrale, l'hérésie était ouvertement prêchée devant une foule de peuple qu'attirait la nouveauté du spectacle et qui écoutait avec un joyeux étonnement les diatribes lancées contre le pape et les évêques. Les gens de la suite des princes luthériens portaient, brodées sur une des manches de leur habit, les lettres capitales d'une devise latine qui signifiait : — « La parole de Dieu subsiste éternellement, » — faisant voir par là qu'ils ne voulaient suivre que la pure parole de Dieu, en s'affranchissant des rites de l'Église romaine. Ce n'eût pas été trop de Charles-Quint pour mettre un frein à ces hardiesses ; l'archiduc Frédéric laissa faire les princes luthériens et leurs gens ; il se hâta d'ouvrir les conférences et demanda deux choses de la part de l'empereur : l'une, qu'on fit observer l'édit de Worms ; l'autre, qu'on secourût le roi de Hongrie contre Soliman, empereur des Turcs. Sur la première de ces requêtes, l'électeur, le landgrave et les députés des villes libres, qui formaient la majorité de l'assemblée, firent décider que la question serait soumise à un concile général, et que jusque-là chacun serait libre d'agir à sa guise ; — sur la seconde requête, pour le secours réclamé par le roi de Hongrie, pendant que les délibérations se prolongeaient, le mal

heureux prince perdait la bataille de Mohatz et trouvait la mort dans sa défaite.

Tel fut le résultat de la première diète de Spire, doublement funeste au monde chrétien, puisqu'elle donnait en même temps la victoire aux infidèles et aux Luthériens.

Trois ans après cette mémorable assemblée, Spire vit s'ouvrir dans son sein une seconde diète qui avait pour but de réparer les torts de la première. Le comte de Mirande, envoyé du pape, offrit de la part du souverain pontife un secours d'hommes et d'argent pour soutenir la guerre contre les Turcs, et il promit que le Saint-Siège ferait tous ses efforts pour réunir l'empereur Charles-Quint et le roi François I^{er}, afin de faciliter un concile général. Les présidents de la diète, qui étaient Ferdinand, roi de Hongrie; Frédéric, comte Palatin; Guillaume, duc de Bavière, et les évêques de Trente et de Hildesheim, l'emportèrent cette fois sur les Luthériens et obtinrent, à la majorité des suffrages, l'adoption d'un décret par lequel il était dit : — Que, dans tous les pays où
» l'on avait reçu l'édit de Worms contre le luthéranisme, il
» ne serait permis à aucun catholique de changer de religion ;
» et que, dans ceux où l'on avait embrassé la réforme, cet
» état de choses serait toléré jusqu'au prochain concile, sans
» cependant que la messe fût abolie et sans qu'il fût permis
» en aucune façon aux Luthériens d'inquiéter les catholiques,
» et enfin que nulle part les prédicateurs ne pourraient pré-

» cher l'Évangile autrement que dans le sens approuvé par
» l'Église romaine. »

Six princes luthériens, qui étaient l'électeur de Saxe, le marquis de Brandebourg, les deux ducs de Lunebourg, le landgrave de Hesse et le prince d'Anhalt, auxquels se joignirent les députés des quatorze villes impériales, protestèrent par écrit et en pleine assemblée contre ce décret et en appelèrent au concile. — C'est de cette solennelle protestation, le fait le plus éclatant de la diète de Spire, que les Luthériens prirent le nom de Protestants qu'ils ne quittèrent plus et qu'adoptèrent plus tard les Calvinistes et les autres sectes réformées.

La protestation fut apportée par les députés des princes allemands à Charles-Quint dans la ville de Plaisance, où il se trouvait alors. L'empereur répondit — « qu'il voulait » que l'électeur de Saxe et ses alliés se conformassent à son » décret, et qu'après avoir conféré avec le pape, il donnerait ordre aux affaires d'Allemagne. » L'année suivante, il convoqua la diète d'Augsbourg, où les Protestants présentèrent leur confession de foi. L'empereur la désapprouva, et donna un édit par lequel il décréta : — « Que la seule religion catholique serait exercée dans tout l'empire, et défendit à toutes sortes de personnes, sous peine de confiscation de corps et de biens, de rien changer dans la doctrine, dans les usages et dans les cérémonies de l'Église, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné par le

» concile. » Ce fut au tour des princes protestants de ne pas accepter le programme qui leur était signifié; ils se réunirent à Smalcade, petite ville de Franconie, et y formèrent une ligue contre l'empereur et les catholiques; ils réglèrent ce que chacun d'eux devrait fournir d'hommes et d'argent dans le cas d'une guerre, et envoyèrent des ambassadeurs aux rois de France et d'Angleterre pour les presser de se joindre à eux. Henri VIII leur répondit qu'il les soutiendrait de tout son pouvoir pour la convocation du concile libre qu'ils demandaient. François I^{er} leur fit la même promesse, par l'entremise de Guillaume du Bellay qu'il leur envoya, et de plus il s'engagea formellement à leur prêter assistance pour la conservation de leurs droits, à condition que leur ligue serait purement défensive pour le maintien de la liberté de conscience. Sur ces entrefaites, Soliman entra en Allemagne, et Charles-Quint, ne se trouvant pas en état de combattre à la fois les Turcs et les Protestants, signa la paix avec la ligue de Smalcade, déclarant : — « Que les édits de » Worms et d'Augsbourg seraient suspendus à l'égard des » Protestants et Luthériens, qui seraient tolérés jusqu'à ce » qu'on y eût pourvu soit dans un concile général, soit » dans une diète convoquée pour terminer l'affaire. »

Les Protestants, dont l'assurance augmentait chaque jour en même temps que leur parti faisait d'importantes recrues, refusèrent le concile de Mantoue et obligèrent l'empereur de convoquer la diète de Ratisbonne, d'où ils se retirèrent sans

échec. — Peu de temps après, une nouvelle diète eut lieu à Spire, très-favorable aux Luthériens, car on leur permit de dresser une formule de foi, en leur laissant la paisible possession des biens qu'ils avaient enlevés à l'Église, et on les admit au nombre des juges de la chambre impériale. Cependant Charles-Quint et François I^{er}, ayant conclu la paix, s'entendirent avec le pape, qui convoqua un concile à Trente; mais, une assemblée préparatoire ayant eu lieu à Worms, les Protestants refusèrent d'accepter ce concile, et l'empereur remit ce différend à l'arbitrage d'une diète qui appelait à Ratisbonne tous les princes luthériens. Quatre docteurs catholiques et quatre docteurs protestants furent nommés pour soutenir la discussion. La mort de Luther suspendit les conférences. — Martin Luther mourut le 17 février 1546.

Cet événement ne changea rien aux dispositions des princes protestants; l'empereur, ne pouvant les soumettre, leur déclara la guerre et les défit à la bataille de Mulberg. Les avantages qui en résultèrent pour la religion catholique ne furent pas de longue durée. L'électeur Maurice de Saxe releva bientôt l'étendard de la révolte et contraignit l'empereur à conclure, en 1552, le traité de Passau, qui établissait dans tout l'empire le libre exercice de la religion réformée.

Entre autres articles, il était dit par ce traité que la justice devait être administrée dans la chambre impériale de Spire sans aucun égard à la religion des partis, que les

serments seraient reçus dans la formule des deux religions, et que le tribunal serait composé d'un juge catholique, de quatre présidents, deux catholiques et deux protestants, et de cinquante conseillers, vingt-six catholiques et vingt-quatre protestants. C'était presque l'égalité.

Il y eut encore une conférence à Worms, mais sans importance, car la cause du protestantisme était déjà gagnée en Allemagne.

Ce fut ainsi que Spire et Worms eurent la plus large part à ces grands débats qui bouleversèrent le monde chrétien.

Aujourd'hui, après tant de mouvements et d'orages, les deux villes jouissent du calme le plus parfait; et nous aurons terminé leur histoire en disant que Spire appartient à la Bavière et Worms au grand-duché de Hesse.

Au-dessous de Worms, après avoir passé devant plusieurs villages, on trouve, sur la rive droite de Rhin, Gernsheim, qui est une ville de deux mille six cents habitants, appartenant au grand-duché de Hesse-Darmstadt. Elle était jadis ville impériale, et c'est là que mourut l'empereur Rodolphe I^{er}, en 1291.

La ville d'Oppenheim, située sur la rive gauche, était autrefois baignée par le Rhin, qui maintenant fait un détour et passe à une petite distance de ses murs. Sa grandeur et sa prospérité passées se sont plus éloignées d'elle que les eaux du fleuve. Oppenheim fut prise, saccagée et brûlée

par les Français en même temps que Spire et Worms, et, depuis ce désastre, elle n'offre plus rien de curieux à ses visiteurs, si ce n'est une belle église du treizième siècle, dédiée à sainte Catherine. Une partie de cette église, brûlée dans l'incendie de la ville, est restée en ruines. L'église de Sainte-Catherine est un remarquable monument de l'architecture allemande au moyen âge.

Près d'Oppenheim, on voit l'ancien burg de Landscron et la place où Gustave-Adolphe, ne trouvant pas de bateau pour passer le Rhin, fit enlever et mettre à flot la porte d'une grange, et traversa le fleuve sur cette embarcation, en présence de l'ennemi.

Nierstein est à une demi-lieue d'Oppenheim; puis on passe à Bodenheim, à Laubenheim, à Veissenau, et on arrive à Mayence.

